

Discours sur la Vertu

PRONONCÉ PAR

M. Maurizio SERRA

Directeur de la séance

Auschwitz, automne 1944. Le détenu numéro 174517, un chimiste juif turinois auquel sa compétence professionnelle a valu d'être placé dans un laboratoire du camp, où ses collègues l'appellent poliment *Herr Doktor* en attendant de l'éliminer lorsqu'il ne servira plus à l'effort de guerre nazi, est affecté avec un camarade alsacien, Jean, dit Pikolo, à la corvée du transport de la nourriture. Pour essayer de rassurer le garçon, l'aîné se met à lui réciter et traduire le chant XXVI de *L'Enfer* de Dante, dit le chant d'Ulysse, jusqu'aux vers qui en constituent le message : « *Pensez à ce que vous êtes, à ce qu'est votre espèce : vous n'avez pas été faits pour vivre comme des brutes mais pour suivre vertu et connaissance.* »

Primo Levi, car c'est bien de lui qu'il s'agit, parvient à achever le récit au moment où le Kapo annonce aux pauvres larves en guenilles, qui se bousculent en tendant leurs gamelles, que la soupe du jour sera *Kraut und Rüben !* choux et navets. Ce raccourci magistral est l'équivalent de l'opération qu'Arnold Schönberg réalise alors en version dodécaphonique dans *Un survivant de Varsovie*, là où les déportés entonnent en crescendo la prière *Chema Israël !*, en contrepoint aux intimations de l'adjudant SS : *Achtung ! Rascher ! Abzählen !* « Attention ! Plus vite ! Comptez-les ! » La référence obligatoire est au chœur des prisonniers dans le *Fidelio* de Beethoven, où le chant se développe en si bémol majeur pour s'épanouir dans l'appel à *Nur hier ist Licht, nur hier ist Leben !* « Ici seulement la lumière, ici seulement la vie ! » Dans l'exil américain qu'il partageait avec Schönberg, Thomas Mann se demandait alors : « Comment se fait-il que *Fidelio* ait pu être exécuté au cœur du Reich sans que le public, les musiciens et le chef d'orchestre ne se voilent

la face ? » L'allusion visait en premier lieu Wilhelm Furtwängler, le prestigieux directeur du Philharmonique de Berlin, qui n'était absolument pas nazi mais qui avait refusé de quitter son pays pour ne pas abandonner en mains malpropres l'immense héritage de la musique allemande.

Lorsque j'aurai exprimé l'avis que de Dante à Beethoven, de Thomas Mann et Schönberg à Primo Levi, et j'y ajouterai volontiers Furtwängler, la notion de *vertu* est essentiellement la même – ce qui élève l'être au-dessus de sa condition provisoire et mortelle vers une dimension qui le transcende –, j'aurai tout dit et je pourrai me taire. La Renaissance italienne, le *Siglo de Oro* en Espagne et la civilisation de l'honnête homme en France, du Grand Siècle à l'ère des Lumières, en ont fourni le modèle accompli. Or, qu'est-ce qu'une *brute* ? La définition en est bien plus complexe. Pour Dante elle dérivait d'Aristote, qui distingue trois stades de l'âme : *végétative*, *sensitive*, enfin *rationnelle* et pleinement humaine, alors que la brute se situerait entre les deux premiers niveaux.

C'est très bien mais ce n'est pas assez. Comme tous les génies, à commencer par les génies poétiques, Dante est intimement contradictoire. L'exemple en est son personnage, Ulysse, qui est vertueux, puisqu'il veut regagner le domicile conjugal ; courageux, puisqu'il affronte la haute mer sur une frêle embarcation ; épris de connaissance philosophique et technique, puisque « *des rames nous fîmes des ailes pour follement voler* ». Résultat : il finira englouti par les flots avec ses compagnons. Que lui reproche Dante ? Justement, ce *folle volo* : de ne pas s'être arrêté à temps, égaré par l'orgueil, alors que le croyant connaît sa mesure et la place qui lui revient dans la création divine. Aussi, Ulysse est-il destiné à l'enfer, quoique entouré de beaucoup d'égards de la part du poète, qui voit en lui, malgré tout, son semblable et son frère, et lui envie peut-être une audace qu'il aurait souhaité posséder.

Les moralistes français nous ont appris que rien ne côtoie, ne talonne d'aussi près la vertu que le vice ; pour ne citer que La Rochefoucauld, « les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer ». De l'amour de la connaissance à la condition de brute, il n'y a véritablement qu'un pas à franchir et ce pas est à l'intérieur de nous-mêmes, si nous croyons au libre arbitre. Les catégories d'Aristote ne nous suffisent plus ; ce n'est pas qu'elles soient caduques mais que nous le sommes devenus par rapport à l'homme antique : plus rapides

que lui, plus informés, plus superficiels aussi, plus oublieux et, sans doute, plus vulnérables. Les plaies conjointes du sentimentalisme et de la rhétorique nous poussent à partager l'humanité en bons et mauvais, quitte à renverser ces jugements dans un autre contexte et sous d'autres cieux. Alors on ravale les façades, on renomme les avenues, on déboulonne les statues jadis élevées aux héros et martyrs d'une cause qui semble désormais périmée. Les dérives de la culture dite « de l'effacement » sont d'autant plus périlleuses que la culture vise à préserver la mémoire, au sens critique, certes, alors que vouloir l'effacer conduit à son contraire.

Le relativisme a été introduit dans la pensée occidentale au fur et à mesure que les dogmes s'en effaçaient. Ce fut une émancipation de la raison sur les ténèbres. Aujourd'hui, après les mythes souvent néfastes et régressifs du XX^e siècle, nous nous retrouvons dans la condition d'Ulysse, à une époque qui semble parfois incapable de s'élever spirituellement au-dessus de ses énormes avancées technologiques, trop mal apprivoisées. Les perturbations sans fin de l'ordre international auxquelles nous assistons impuissants, amplifiées par les moyens de destruction modernes, en constituent la démonstration funeste.

Le débat entre nature et technique est plus que jamais au centre de nos préoccupations. Un souvenir, à ce propos. J'eus l'honneur d'être invité, en juin 1984, à Berlin alors Ouest, à un dîner chez son filleul, jadis jeune résistant antinazi, autour d'Ernst Jünger. Au cours de la soirée, le maître, d'excellente humeur et d'excellent appétit, se lança dans une comparaison entre les premiers prototypes d'avion de son adolescence, avant même la Grande Guerre, et l'Airbus de dernière génération qui venait de le ramener d'un périple en Asie. Plus tard, en réponse à une lettre où je le remerciais de m'avoir admis à sa table, je reçus une carte postale qui est toujours encadrée sur mon bureau. Elle reproduisait un exemplaire de lépidoptère de sa collection, avec ces lignes tracées au verso : « Un avion pourra-t-il un jour être aussi beau et parfait que ce papillon ? »

* * *

Au début des années 1930, des esprits lucides, que j'ai qualifiés d'« esthètes armés » dans un livre qui m'est cher, avaient déjà détaillé les

principaux maux dont nous souffrons encore près d'un siècle plus tard, et quel siècle ! D'abord, l'insurrection des masses contre des élites souvent apeurées, qui renoncent à leur devoir de conduire pour se laisser entraîner par le courant ; ensuite, le refus de l'histoire et de sa complexité au profit de l'illusion de vivre dans un perpétuel présent ; enfin, la dérive d'un droit illimité à la jouissance, au détriment de toute responsabilité collective d'ordre moral et civique, ce qui ne peut aboutir qu'à la solitude et à l'impuissance.

Une société qui s'affadit en recherche du consensus à tout prix et au plus bas dénominateur commun perd le sens de ses valeurs. À l'affaiblissement d'une pensée fragilisée par le conformisme ambiant, se joignent d'autres facteurs d'érosion : l'incivilité des mœurs, la négation du sens de la mesure, de l'ironie et de la pudeur, qualités jadis propres à l'honnête homme, pour en arriver à la mise au rencart de cette notion de la politesse, au sens le plus ample et à la fois précis du terme, qui pour tout étranger un peu civilisé représente une richesse intrinsèquement française, un don de la France au monde.

Ne confondons pas le respect *de* la différence, qui est une vertu, avec l'oppression *par* la différence, qui en représente le contraire, comme si le principe de diversité n'était pas constitutif de la nature humaine. La simplification médiatique tend à expulser le doute de nos méthodes de recherche et de communication. Pourtant, le doute est aussi fertile que la certitude, souvent trompeuse. L'histoire n'est jamais figée dans un jugement définitif, ce qui nous ramènerait aux dogmes. Elle se déploie, en mouvement permanent comme la vie et, comme elle, « toujours recommencée ».

Où se cache alors la vertu, me direz-vous, poursuivie par les préjugés, les invectives et les moqueries des nouveaux, qui sont les éternels Tartuffes ? Heureusement, les dieux nous aiment et nous protègent, malgré tout ce que nous avons fait et faisons pour les décevoir. Ainsi qu'un autre Ulysse l'affirme à la fin de l'*Iphigénie* du plus illustre de mes prédécesseurs au fauteuil 13 : « *Non, madame, elle [votre fille] vit, et les dieux sont contents.* »